

## *Arpenter le dessin*

Pour sa résidence à la Maison forte de Hautetour à Saint-Gervais en Haute-Savoie, Patricia Cartereau a choisi de restituer une œuvre qui révèle son rapport physique au territoire, à la façon dont elle l'a éprouvé en appréhendant seule la montagne, d'y réaliser notamment et sur place un ensemble de croquis ainsi que des gravures sur plaques de cuivre exécutées sans repentir. Son travail est une traduction de la quintessence de la marche et du dessin au cœur de la montagne. Dans son sac à dos : des carnets, boîte d'aquarelles, crayons de couleurs et à la mine de plomb, et surtout des cartes IGN indispensables pour suivre scrupuleusement l'itinéraire étudié avant chaque randonnée. Ne pas sortir du sentier balisé, s'imprégner corporellement du paysage, le rendre visible par un ensemble de croquis envisagés comme des carnets de note tout en se fixant l'objectif d'arriver en haut du sommet puis d'en redescendre avant la tombée de la nuit. Le corps ne traverse pas la montagne, il l'expérimente, l'éprouve à travers les efforts qu'il réalise dans la montée, efforts qui lui rappelle sa vulnérabilité imposée par la rugosité des roches millénaires qui éraflent sa peau, abîment ses pieds et épuisent sa chair. Déjà *Pieds-montagne* (2013) livre cette souffrance du corps dans un dessin de paysages réalisés à la mine de plomb et sur lesquelles viennent s'apposer des pieds, nus, traités à l'encre rose dans des dégradés plus sombres révélant la fragilité des membres écorchés par la marche. Ce traitement souvent opéré par l'artiste, la transparence des corps et de ses fragments (pieds, mains) peints à l'encre et par strates, accolés à des paysages exécutés à la mine de plomb ou aux crayons de couleur n'est pas choisi pour ce travail car le corps (ou plutôt sa représentation) est absent. « Absent car tellement présent dans ce paysage qu'il n'y a aucune nécessité à le figurer ». Le dessin se concentre sur la montagne et plus particulièrement sur le Mont Joly situé dans le massif du Beaufortain observé depuis l'appartement et l'atelier mis à la disposition des résidents. À travers ses randonnées qui s'articulent autour de repères géographiques et qui vont la hisser jusqu'au sommet situé à 2 525 mètres d'altitude, Patricia Cartereau pénètre littéralement le paysage en démultipliant les points de vue sur et autour de ce mont par les dessins et la marche et qui engage le corps dans son entièreté jusqu'à prendre une dimension performative. Comme Tal Coat qui dessinait en marchant, l'artiste ouvre ses sens à la perception des espaces explorés. En traversant les territoires, le crayon glisse en épaisseur sur le papier alors que la pointe métallique creuse le vernis de la plaque de cuivre, le griffe, le pique et le raye dans une finesse de traits qui parcourent le réel, le fixent et assurent sa reproduction par l'empreinte.

Face à la grandeur des reliefs, à l'immensité du paysage qui forcent à l'humilité et à la modestie, l'artiste a choisi d'utiliser de petits formats (papiers et plaques de cuivre). Ces formats nous ramènent à notre insignifiance et rassemblent en même temps l'infiniment grand dans l'infiniment petit ; un lieu de concentration et de fixation du caractère presque immuable de la montagne face à l'impermanence, au passage des choses et à leur disparition. Dans les plis et les replis du Mont Joly comme dans d'autres monts, Patricia Cartereau transcrit une sorte de mémoire enfermée depuis la déchirure de la Pangée jusqu'à la structuration des reliefs et à leur érosion. Les croquis sont traités par différents traits, appuyés, fins, exécutés rapidement ou élaborés plus posément dans le détail et la minutie. Les couches émergent, se superposent, s'enchevêtrent, soulignent les combinaisons et variations des strates qui inspirent et forcent le regard à saisir la montagne. Comme dans les aquarelles qu'elle réalise habituellement où l'encre est exécuté rapidement sans ajustement

possible, aucune retouche ne lui permettra de masquer ou de modifier les traits apposés dans le vernis de la plaque de cuivre – « Ce qui est fait est fait ! » ; de même qu'il ne lui sera pas permis de se perdre dans ces montagnes dessinées quotidiennement sans risquer de se mettre en danger. À l'atelier cependant les plaques sont travaillées à l'aquatinte. Ce procédé de gravure à l'eau-forte qui consiste à recouvrir la plaque de métal d'une couche de poudre protectrice plus ou moins dense, puis à la plonger dans un bassin d'acide est décrit par l'artiste comme un filtre de la mémoire, un travail sur le souvenir des œuvres réalisées sur le motif c'est-à-dire en plein air.

Dans les paysages grandioses apparaît en filigrane la figure du *Voyageur contemplant une mer de nuages* (1818) dont l'auteur Caspar David Friedrich incarne l'âme émotive et spirituelle du romantisme : une réaction du sentiment contre la raison qui célèbre le mystère, la recherche d'évasion et du ravissement dans le sublime. Cette toile dépeint la rencontre de l'homme et de l'infini par le biais d'un spectacle magistral découvert au terme d'une ascension. La montagne est propice à l'introspection ; sa contemplation est un symbole de force et de passion qui éloigne l'homme de sa matérialité pour le rapprocher d'un moi absolu en quête de spirituel. C'est ce personnage auquel Patricia Cartereau s'identifie qu'elle choisit de peindre à l'aquarelle, comme à ce jour une quarantaine de détails d'œuvres issues du champ de l'art et qui demeurent une référence pour elle : *Femme à l'ombrelle tournée vers la gauche* de Claude Monet, *La chute d'Icare* de Pieter Bruegel l'Ancien, *Pierrot* d'Antoine Watteau, *L'Annonciation du couvent San Marco* de Fra Angelico... Chaque élément saisi est traité dans la même gamme chromatique, bleu, rose et brun et est accolé à un caillou dessiné à la mine de plomb. Si l'on considère que la gravité est inversée, ce caillou sert de socle aux personnages et objets toujours représentés à l'envers mais peut-être sont-ce ces personnages qui servent de support aux cailloux, objets d'une attention particulière depuis l'enfance où ils étaient ramassés et glissés dans les poches, aujourd'hui collectionnés, classés, archivés dans des boîtes sur lesquelles est annoté le lieu de leur prélèvement. Peints à l'huile ou à l'aquarelle, dessinés à la mine de plomb ou au fusain, ils ponctuent dans une série plusieurs moments d'une cartographie d'une marche escarpée dont l'itinéraire issu de notes et de plans est travaillé à l'aquarelle selon différentes valeurs : de la concentration de l'encre qui marque la douleur et la souffrance à arpenter la montagne jusqu'à la transparence qui souligne l'apaisement dans la marche ; tension et relâchement du corps rendus matériellement visibles par la déformation et la rétraction du papier avec l'eau et son assèchement. Parfois le caillou est décontextualisé ; il devient un paysage, une masse informe et indéterminée. Dessiné préalablement à l'aquarelle, il est ensuite passé en négatif puis reproduit en grand format à même le mur au fusain compressé. Noirci et retravaillé à la gomme, il prend l'aspect d'un masque, d'une météorite ou d'un motif végétal suivant les différentes vibrations qui le traversent. Cette œuvre est à l'image de ce que l'on éprouve face à l'immensité des paysages alpins : des sensations contradictoires d'émerveillement et d'impuissance, une sorte de vertige proche de l'extase. Loin de se soumettre à une simple transcription des paysages traversés, Patricia Cartereau interroge dans son exposition *À travers monts* l'émergence du dessin dans des espaces et un lieu où se nouent un sujet, une histoire ainsi qu'une expérience vécue. En jouant sur la rencontre et la réciprocité entre le corps et la nature, elle livre une projection d'un paysage intérieur dont le trait et sa trajectoire invitent à la contemplation.

Isabelle Tessier

Directrice de l'artothèque de Vitré.